



HAL
open science

Sanga-45.51.36.08

Nadine Wanono Gauthier

► **To cite this version:**

Nadine Wanono Gauthier. Sanga-45.51.36.08. Journal des Africanistes, 2000, 70 (1-2), pp.345-349.
halshs-00109599

HAL Id: halshs-00109599

<https://shs.hal.science/halshs-00109599>

Submitted on 24 Oct 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nadine Wanono

Article paru dans *le Journal des Africanistes*, 2000, 70 (1-2): 345-349

Sanga – 45.51.36.08,

“ Il y a plus de poésie dans un grain de réalité que dans tous les cerveaux des poètes ” M.Mauss

Assis sur une natte de sisal, à l'ombre de midi, Ana rangeait minutieusement les menus objets que contenait son sac de peau, lorsque je me présentai devant sa demeure. Notable du village d'Ogol-du-haut, en qualité de prêtre totémique, il allait être intronisé Hogon dans les mois à venir. Ma démarche était déjà toute empreinte du respect que je devais à ce dignitaire lorsqu'une semaine auparavant je lui avais soumis ma demande d'autorisation de tournage.

L'espace de la cour était si exigu que je ne pus m'asseoir sans devoir déplacer un gros mortier entreposé dans un coin de la maison. Une fois installés, les salutations d'usage se firent écho et Ana répondit à ma question : “ Merci à eux, merci à eux, ils ont couru la course pour les enfants du père. Notre parole s'est unie grâce à eux. A présent ils envoient quelqu'un voir si on a pu vraiment rassembler la parole. Merci. Dis leur que Griaule a bouché l'eau et qu'avant cela Sanga n'était pas là. Aujourd'hui Sanga est assis. Nous on ne voit pas, ceux qui voient ce sont eux. L'eau est les yeux du poisson. Sans eau le poisson ne peut pas vivre. Ils sont l'eau, nous sommes les poissons. Merci à eux..... ”

Lors de son dernier séjour à Sanga en juillet 1998, Germaine avait constaté avec tristesse que la cérémonie des semailles, le bulu, n'avait pu être organisée en raison de rivalités entre certaines familles. Sa connaissance du pays dogon et son grand âge lui donnaient une place toute particulière au sein de l'agglomération de Sanga et les vieux l'accueillaient avec un grand respect. Lors d'un entretien avec Ana, elle lui avait exprimé son soutien, mais aussi sa peine face à des conflits aussi perturbateurs dans l'organisation rituelle de ce village. Ana avait été particulièrement sensible à cette démarche alors qu'il était confronté depuis des mois à l'hostilité d'une partie du village.

Lorsqu'à mon retour je lui fis lire la retranscription des paroles d'Ana, Germaine resta un instant les yeux au ciel, inclina la tête en arrière, pinça les lèvres, et me dit combien elle aimait ces paroles, reflets de la rhétorique dogon qu'elle appréciait tant. Passé ce moment d'émotion, elle me posa mille questions sur le rôle et la place des prêtres totémiques lors de ce rituel consacré aux semailles et qui, tout à fait exceptionnellement, s'était déroulé au beau milieu du mois de novembre. Les paroles d'Ana m'avaient bouleversée et j'étais très heureuse de pouvoir les transmettre à Germaine. Plusieurs générations se sont relayées pour continuer une œuvre entreprise sous l'égide de Marcel Mauss et j'eus un instant la sensation d'être un maillon de cette chaîne.

Germaine Dieterlen fut profondément marquée par l'enseignement de Marcel Mauss. Elle évoquait souvent sa rigueur d'observation, son esprit de curiosité et de recherche, comme ses audaces. Elle en conserva une méthode de travail qui devait la conduire à appréhender les sociétés sous ses aspects les plus multiples et à perpétuer ainsi “ la mission d'astronome des constellations humaines ” que Mauss avait attribué à l'ethnologue.

Elle évoquait avec émotion le jour de 1937 où Marcel Mauss l'avait accompagnée à la gare d'Austerlitz, lors de son premier départ en mission avec Solange de Ganay. Ce fut sous sa responsabilité qu'elle rédigea en 1941 son Diplôme de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes intitulé *Les âmes des Dogon*, texte de référence, pour qui s'intéresse à la religion chez les Dogon.

Elle aimait à rappeler qu'elle avait commencé à travailler au Musée ethnographique du Trocadéro en collant des timbres sur les invitations pour l'inauguration dudit Musée. Anecdote qu'elle n'hésitait pas à citer devant les étudiants comme leçon d'humilité mais aussi de ténacité.

Lumineuse, intransigeante et passionnée, elle consacra sa vie à la recherche en Afrique noire et tout

particulièrement au pays dogon.

Au décès de Marcel Griaule en 1956, elle décida de continuer le travail entrepris chez les Dogon et en 1965 *Le Renard Pâle* est publié. Fruit de sa collaboration avec Marcel Griaule, cet ouvrage présente un des mythes cosmogoniques les plus riches de l'Afrique de l'Ouest.

Ainsi, au fil des ans, elle était devenue le personnage d'une époque et d'un monde différents et qui se plaisait à témoigner de leurs existences. Des images restent, douces, drôles, surprenantes.

Un poudrier se ferme, quelques volutes de poudre s'en échappent, un geste rapide dans les cheveux pour souligner un mouvement discret et élégant de sa coiffure : elle était prête à entrer en réunion ou à sortir de la Land Rover, conduite depuis toujours par Ibrahima Guindo. Son poudrier ne la quittait jamais. Au fil du temps, ce geste devenait de plus en plus désuet, de plus en plus attachant. Les jeunes chercheurs s'en étonnaient, les amis s'attendrissaient. Ce geste, je l'associe librement à celui de Jean Rouch, remontant le ressort de sa caméra, lorsqu'il préparait un nouveau plan. Germaine préparait son entrée en scène. Quelques secondes en dehors de notre temps pour mieux y prendre place.

Elle ne manquait jamais de rappeler la barbarie de la révolution française qui avait décimé ses ancêtres les Tessiers du Cros. Pendant quelques instants, ses interlocuteurs perdaient le sens moral de l'Histoire apprise à l'école. Elle souriait de leur étonnement mais ne pouvait s'empêcher de signifier la différence, trop passionnée qu'elle était pour aimer la facilité.

J'ai connu Germaine en 1976, elle avait déjà laissé sa chaire de l'EPHE à Michel Cartry. Dès que je lui avais annoncé le thème de mes recherches, elle s'était empressée de me dissuader comme elle l'a toujours fait auprès des étudiants qui lui demandaient conseil avant un travail de terrain en pays Dogon. Cet accueil, devenu légendaire au fil des ans, faisait partie des règles implicites qu'ils nous fallait respecter. Les futurs impétrants s'y préparaient, écoutaient attentivement les arguments avancés et certains dépassaient l'interdit avec un plaisir inquiet. L'absence d'encouragement ne signifiait en aucun cas un manque d'intérêt, mais plutôt une retenue toute personnelle qui faisait naître chez l'étudiant l'envie de poursuivre. Véritable discipline pour le jeune chercheur à qui elle communiquait ainsi la force, la volonté et l'acharnement nécessaires pour mener un travail de terrain qui pouvait s'avérer parfois ingrat. Cette relation inscrite sous le signe de la maîtrise ne manquait pas de surprendre ceux pour qui l'osmose intellectuelle et affective sous-tend toute coopération.

La collaboration que j'ai pu établir avec Germaine était fondée sur une relation de type mangu, relation de parenté à plaisanterie qui unit petits-enfants à grands-parents, ainsi que sur un intérêt commun pour le cinéma, domaine parallèle et complémentaire à l'écrit. Les premiers documents Super 8 mm, que j'avais enregistrés, retinrent sa curiosité en lui fournissant des détails dans le déroulement d'un rituel auquel elle n'avait pas encore pu assister. D'année en année, un dialogue se tissa au rythme des nouvelles images que je rapportais d'un pays dogon en constante transformation.

Germaine Dieterlen, fidèle aux idées avancées par M.Griaule, dans sa *Méthode de l'ethnographie*, avait très tôt intégré le cinéma comme méthode de recherche. Avec Jean Rouch elle enregistrait, mettait en scène et analysait les rituels funéraires dogon ainsi que la cérémonie soixantenaire du Sigi qui les a conduits, chaque année, durant 7 ans en pays dogon. Ils ont réalisé des documents d'une qualité et d'une richesse exceptionnelle sur les grandes cérémonies dogon et constitué des archives accessibles pour la population étudiée.

Le cinéma était effectivement devenu une de ses passions. Cinéphile accomplie, réalisatrice et complice de Jean Rouch, elle était Présidente du Comité du film ethnographique depuis 1966 et Présidente du Jury du Bilan du film ethnographique depuis sa création. Quand les lumières se rallumaient à l'issue des projections, elle se levait, saisissait le micro et d'une voix fluette et un peu éraillée, l'élève de Mauss ouvrait le débat en questionnant les images projetées à la lumière d'une autre culture. Dans la salle comble, la vivifiante originalité de ses interventions mettaient les spectateurs sous le charme. Comme aimait à le rappeler Jean Rouch, à chaque nouveau Bilan du film ethnographique, ses amis nigériens, avec une certaine tendresse, l'avaient surnommé Madame Eternelle. Sans doute pour y croire et nous faire rêver.

Nombreux furent ceux qui se sont nourris au fil des ans de cette apparente sévérité et de cette rigueur optimiste. Faiblesse, découragement, complaisance n'avaient pas leur place. " Que faites-vous en ce

moment, sur quoi travaillez-vous ?”. A quelques heures de son départ consenti de la vie, elle pouvait conseiller, orienter avec clairvoyance et lucidité mes prochains thèmes de recherche. Au cours de ces années riches de création, d’émulation et de projets utopiques lancés par Jean, Germaine avait créé un esprit de famille qui lui était bien particulier. Un dîner ou une réception accompagnait et rythmait l’année universitaire. La fin d’un colloque, le Bilan du film ethnographique, les fêtes de fin d’année étaient autant d’occasion pour nous recevoir. Ces rencontres, ces échanges informels accompagnés de rires créaient ou plutôt renforçaient l’appartenance à une famille, à une équipe. Les détails matériels qui l’agaçaient souverainement” étaient relégués afin de laisser libre cours aux échanges et aux débats passionnés. Germaine nous recevait selon des manières immuables, témoins d’une époque inconnue de la plupart d’entre nous.

Mais la crainte du devenir surgissait parfois au détour d’une phrase anodine : “ Quand vous irez à Sanga, plantez un baobab près de la maison ”. Un petit livre de prières, glissé dans une des poches de son sac à main, accompagna le courage exemplaire qui l’a conduite à refuser les soins alors qu’elle en connaissait pertinemment les conséquences.

Ecrire un hommage à Germaine revient à accepter l’irréversible départ. L’écriture scelle la séparation. Ainsi prise dans un va-et-vient constant entre la prolongation d’une mémoire et la réalisation de l’absence, une douleur s’installe douce et pernicieuse. Réconfort de l’écriture et tourment de l’échéance, prolongement des images qui enveloppent le souvenir et les mots qui définitivement font basculer dans l’absence.

Quelques gouttes de whisky versées pour les ancêtres accompagnent les prières de ses amis dogon : “ Que la terre lui soit légère ! ”

Paris, février 2000